

Traduction de l'esprit

Exercice difficile entre tous : On propose un poème dans une langue inconnue, qu'il faut traduire avec les seuls moyens qu'on a : l'imagination !

Comment se laisser inspirer par des vers d'une langue inconnue ? C'est le défi qu'ont relevé, sur le même texte cette fois, un poème de Jozsef Attila, Shannon et Camille :

Voici le poème d'origine, donné tel quel, en langue hongroise :

Részeg a síneken
Egy részeg ember fekszik a síneken,
A bal kezében tartja a butykosát
És hortyog. Alszik hajnali hívesen.
Az Éj az úton most üget el tovább.

Kuszált haját már ékesítette sok
Giz-gaz szeméttel lágyan az éji szél,
Most hint az ég rá isteni harmatot
S meg nem mozog, csak melle zihál, hisz él.

Jobb ökle mint a talpfa olyan kemény,
Úgy alszik mint rég, anyja meleg ölén.
Ruhája rongyos. Még fiatal; legény.

A Nap se kél, az ég hamuszínre tört.
Egy részeg ember fekszik a síneken
És messziről lassan dübörög a föld

Voici la traduction de Shannon :

(note de l'auteure : J'ai écrit ce poème en m'inspirant des émotions et des sentiments que me procurait la lecture à voix haute du poème en hongrois (langue que je ne connais pas). L'un de mes passe-temps est d'apprendre les langues inventées dans des livres de fantaisie : je me suis également inspirée d'une de ces "langues" pour trouver un sens aux sons de ma lecture du poème.)

« Le pianiste »

de Shannon Erbs-Caillier

C'est une vague, énorme, qui l'étouffe
Un homme fou, un enfant, seul, et différent.
Des cordes tressées de détresse l'entourent,
Le suffoquent alors qu'il écrit ses derniers mots...
Larmes, ô, Larmes ! Jouissance éternelle,
Elles coulent, d'une douceur... sur sa peau morte.
L'enfant de son être veut courir, s'échapper
Mais le vieux fou titube, et se décide enfin...
Le piano délivrant sa dernière chanson,

Sous les larmes, une nouvelle peau apparaît
L'être tant réprimé vivant dans le passé
Se souvient du fol espoir; la vague s'approche
Et son corps entier tremble d'une joie immense.
Libéré d'un corps humiliant, il sourit.

Et voici la traduction, phonétique cette fois, du même poème par Camille :

« Respect à la sirène »

de Camille Nold

L'Égypte ressemble à la fidèle sirène,
A bas les zèbres torturant cet organisme
Faisant du yoga. L'Antarctique gèle en hiver.
Elle vient sur terre, prend le jet et vole avec.
Ensuite elle observe la cassette, joue avec le socle.
Zig-zig, la tourterelle fait le linge et va en selle,
Elle prend le hunter et sort avec l'arnaqueur.
Mais arrive le mauvais moment, elle tisse les voiles
Elle obtient beaucoup, maintient le cap, embrasse Kennedy,
L'Antarctique maintient cette régente à l'œil.
L'océan rougit. L'attend fatalement ; cette légende.
A Naples elle se querelle, la muse veut la mort.
Mais l'Égypte respecte la belle fidèle sirène.
Elle est dans le désert, lascive, dans le feu coloré.